

2

1998.

Début mars, C. se lasse de la Provence. Nous revenons dans notre région « d'origine » pendant deux mois, puis nous repartons à la recherche du soleil, au printemps, dans le Sud. Alors que je pense avoir cerné et accepté les difficultés inhérentes à ce mode de vie, une nouvelle difficulté se présente : nous ne trouvons aucune place désignée...

La loi du 5 juillet 2000, relative à l'accueil et à l'habitat des gens du voyage, imposera à toute commune de plus de 5 000 habitants de mettre à leur disposition un terrain susceptible de les accueillir dans les meilleures conditions. Pour l'heure, force est de constater que les maires sont peu nombreux à accepter un tel fardeau. Je ne peux que les comprendre. Jusqu'à cette loi, et même après, les nomades devront se débrouiller au mieux pour dénicher un lieu de séjour. Accompagnés de plusieurs caravanes de la famille de C., nous nous installons tant bien que mal dans une zone semi-industrielle, où ni eau ni électricité ne sont disponibles. Pour moi, c'est l'horreur. Je présente clairement à C. ma façon de penser : il est hors de question que je ne bénéficie pas du minimum vital. Je lui reproche cet inconfort dont il n'est pas responsable, d'autant qu'il vient de passer des heures en voiture, avec ses cousins, à la recherche d'un endroit où nous brancher. Nous connaissons là notre premier conflit ouvert. Je refuse de vivre comme un chien, sans eau ni électricité, bases nécessaires au bon déroulement d'une journée. Je refuse d'accepter un mode de vie digne d'un pays sous-développé, alors que je vis en France en 1998.

— Je ne veux pas rester dans cette ville ! Je veux rentrer chez nous. T'imagines l'enfer que ça va être pour moi, si je ne peux même pas avoir d'eau ?

Ma colère est si intense, je suis si déterminée à ne pas céder, que C. ne réagit pas. Il est impuissant à apporter une solution, mais il n'accepte pas que nous rentrions. Abandonner ses cousins parce qu'on n'a pas la possibilité d'avoir les commodités essentielles l'humilierait, car cela signifierait que c'est sa femme qui porte la culotte et qui refuse de s'adapter. Et de cela il n'est pas question. Voyant qu'il ne pourra pas m'amener à de meilleures dispositions, il craque, ce jour-là. Dans le secret de notre caravane, il se laisse tomber sur le bord du lit, se prend la tête entre les mains et se met à pleurer. Debout à un mètre de lui, je suis pétrifiée de stupeur. Il serait si simple de rentrer *chez nous* et, à cause de stupides principes de fierté masculine, sa seule réponse est la faiblesse ? Je n'en reviens pas qu'il campe à ce point sur des positions d'un autre âge, qu'il refuse de me faire plaisir alors même que je ne demande pas la Lune. Ce que je lui dis d'ailleurs, de façon posée, sur le ton le plus doux possible, afin de le ramener à de meilleures dispositions.

— Je ne peux pas... bredouille-t-il entre deux sanglots. C'est impossible, on n'a pas trouvé de lieu où se brancher...

Je répète de nouveau que le plus simple est encore de rentrer chez ses parents, mais cette option n'est pas recevable. Soudain, il se redresse, soulève le caisson et en tire son fusil. Il rabaisse le lit, se rassoit, et menace d'attenter à sa vie en braquant le canon de l'arme contre son cou. Le voir pointer cette horreur contre lui-même me plonge dans un désespoir infini. Est-il à ce point impuissant à nous donner plus de confort qu'il en arrive à perdre pied ? La situation le met-elle face à ses propres limites ? Cela lui est-il si insoutenable, de se sentir acculé de la sorte, qu'il en vienne à sombrer ? Quelles pensées peuvent bien lui passer par la tête pour qu'il veuille se suicider sous mes yeux ? Je ne comprends pas sa réaction si vive, violente et complètement démesurée. Je ne comprends pas que ma demande du minimum de confort conduise à un tel psychodrame. Cela n'a pas de sens. Je m'agenouille devant lui, approche mes mains pour l'apaiser. Pendant de longues minutes, je tente de le convaincre :

— Pose ça, voyons. Ne te mets pas dans un état pareil... Pas la peine d'en arriver là juste parce que je te demande d'avoir l'eau et l'électricité sur la caravane...

Mais il pleure toujours, prétend qu'il ne peut pas me donner ce que je demande, qu'ils ont cherché partout une meilleure place. Il accentue la pression de son doigt contre la détente. Une vision d'horreur sanglante me traverse l'esprit. Je n'arrive pas à croire que la situation puisse dégénérer ainsi. Je lui demande de rentrer chez nous, lui dis que ça nous fera du bien, que nous n'y sommes pas mal et qu'il y travaille bien. Pas besoin de s'obstiner sur le voyage quand les conditions ne sont pas réunies pour vivre correctement. Mais il rejette toujours de façon catégorique l'option du retour. Je sens que je m'enfonce dans quelque chose dont je peinerai à m'extraire. Plus je tente de le raisonner, plus l'affreuse certitude de me faire prendre dans un piège dont je ne mesure pas l'ampleur m'étouffe et m'étourdit. Pour que l'affrontement cesse, je suis contrainte d'accepter des conditions de vie qui me déplaisent.

— J'apprendrai à vivre sans eau courante ni électricité, si tu veux. Je peux essayer. Mais il faut que tu me laisses du temps, tu comprends... Arrête, c'est ridicule... S'il te plaît...

À ces mots, son visage se détend enfin. Il consent à poser le fusil, que je range aussitôt. Il se dirige vers la porte sans se retourner, ne m'adresse ni une parole ni un regard. Je le considère avec perplexité et angoisse. Il semble faible, et pourtant, il peut se montrer si effrayant dans la colère et l'intimidation ! J'ai du mal à saisir ce qui se trame entre nous. Ses réactions illogiques, exagérées et bornées m'échappent totalement.

L'antichambre de l'enfer est un terrain herbeux, entre deux usines, non loin d'une voie ferrée. Avec ses cousins, qui ignorent tout du drame qui s'est joué la veille au soir, C. branche un tuyau à une borne d'incendie, puis en raccorde deux autres à son extrémité. Les machines à laver sont posées côte à côte sur des palettes, livrées aux quatre vents : aux femmes ensuite d'enclencher leur lessive chacune à leur tour avec le premier raccordement. Le second reste libre et permet de remplir des gamelles pour la cuisine, la vaisselle et les soins corporels. Nous nous équipons de « cruches », des bidons en plastique de dix litres où nous réservons le précieux liquide pour la journée. Aucune des femmes ne bénéficie de l'arrivée d'eau sur sa caravane, et aucune ne s'en plaint. Je dois apprendre à me laver à la bassine. Un cauchemar chaque jour renouvelé. Au début, je prends les choses avec sourire et entrain, motivée par

l'originalité de ce mode de vie. Mais, au fil des jours, chauffer de l'eau dans une casserole ou dans une bouilloire, la mélanger avec l'eau froide pour obtenir la bonne température, puis m'armer d'un bol pour puiser le brassage tiède et le verser sur mon corps pour me rincer me révolte. Le temps passé à la toilette est interminable. Mes cheveux sont ternes. J'ai toujours la sensation désagréable qu'ils sont sales, malgré le temps passé en rinçages successifs. Le pire arrive au moment des règles. Ces périodes ne sont déjà pas agréables à supporter en temps normal, mais s'il faut en plus se laver de façon approximative...

Une autre source de problème dans la vie nomade concerne les bouteilles de gaz, qui servent au chauffage, au fonctionnement de la plaque de cuisson, du frigo quand il n'est pas alimenté par l'électricité, mais aussi à obtenir de l'eau chaude. Les bonbonnes sont tombées en panne plusieurs fois alors que je me lavais, cet hiver... J'ai très souvent dû me rincer à l'eau froide. Il me restait toujours une sensation de mauvais rinçage, comme si une couche de savon restait obstinément engluée sur ma peau. Je prenais pourtant soin de surveiller la jauge de façon régulière, mais cela ne suffisait pas à éviter certaines déconvenues. Aller chercher des bouteilles de gaz pleines pour remplacer les vides constitue aussi une activité nouvelle pour moi, à laquelle C. parvient à se soustraire de plus en plus souvent.

Pour profiter de l'électricité, les voyageurs raccordent leurs fils aux lampadaires communaux. Étant donné que ces derniers ne sont activés qu'à la tombée de la nuit, il faut opérer un petit bidouillage électrique pour obtenir le courant en permanence. Les voyageurs sont habitués à pratiquer ces bricolages de fortune, et les accidents sont rares – mais graves, hélas. Je suis d'ailleurs étonnée, au fil des ans, que ces électriciens du dimanche ne soient pas blessés plus souvent...

Pour eux, cette vie est idéale : ils ne sont soumis à aucun loyer, ils peuvent aller où bon leur semble. Moi je ne m'y fais pas. Changer de coin, découvrir de nouvelles régions, de nouvelles villes, parcourir de longues distances, tout cela me plaît, mais la vie au quotidien m'est difficile sans eau courante ni électricité. Je ne sais pas comment réagissent mes « paysannes » de belles-sœurs, mais, de mon côté, j'endure très mal cette existence, et je souffre d'autant plus que je ne peux en parler à personne, puisque personne à part moi ne semble en pâtir.

Au bout d'une semaine de ce régime, je craque. Je harcèle C. pour qu'il trouve un autre emplacement où nous puissions profiter de l'eau courante, cette fois. Mes suppliques constituent une source quotidienne de disputes. Il ne cède pas et je déchant. Je me rends compte que la vie avec lui n'est pas aussi bienheureuse que je l'avais imaginée. Il m'en veut de le tourmenter à ce point ; il m'exhorte à prendre exemple sur les autres femmes, qui ne gémissent pas, elles. Je ne suis qu'une enfant capricieuse qui a besoin d'apprendre les choses de la vie. Quand je pense que je suis plus âgée et plus instruite que lui ! Je déteste celle pour qui il me prend, celle qu'il prétend que je suis. J'ai montré ma bonne volonté en m'adaptant à ses contraintes, aussi je ne cesse de lui rabâcher mon désir de rentrer. Peu après, comme il ne travaille pas aussi bien que prévu dans cette région, il finit par prendre la décision, en accord avec ses cousins qui ne font pas non plus de miracles, de rentrer « à la maison ». Encore une fois, il lui faut avoir le dernier mot, c'est lui le décideur.

Au fil des mois, je comprends peu à peu que nos conflits viennent en grande partie de la censure familiale. C. ne peut se permettre d'apparaître comme autre chose que le mâle respecté auquel sa femme obéit avec empressement. Il est hors de question qu'il accède aux désirs de la femelle d'une façon non conforme à cette vision des choses. Les femmes, depuis l'aube des temps, ont un rôle immuable à jouer : rester dans la caravane – qu'elles ne peuvent que maintenir d'une propreté impeccable puisqu'il s'agit là de leur seul passe-temps –, faire la cuisine et élever les enfants, que la plupart d'entre elles engendrent dès l'âge de 16 ans. En effet, les filles sont entraînées très tôt à gérer un foyer, et dès leur plus jeune âge elles sont coulées dans le moule de la parfaite et docile épouse. Aussi, dès que les hormones de l'adolescence les échauffent trop, elles préfèrent se mettre en ménage et évoluer dans leur propre caravane, au lieu de continuer à remplir le rôle de bonniches de leurs parents. N'ayant pas d'avenir ni d'occupation, puisque l'homme est seul habilité à travailler et à ramener de l'argent à la maison, elles s'emploient à fonder leur famille le plus tôt possible. De toute manière, elles n'ont pas d'autre alternative : celles qui osent coucher avec un garçon seulement pour le plaisir, celles qui ne veulent pas prendre leur première relation pour compagnon et père de leurs enfants sont des « salopes », des putains, et comparées même parfois à des paysannes. Car rien n'est plus honteux que de se comporter comme ces filles-là, qui n'ont pas de valeurs morales !, paraît-il.

Comme les autres, je dois me plier à ces mœurs. Mes réticences, mes refus de suivre ce que C. me commande, mes appels pour le faire venir dans la caravane quand je veux lui parler alors qu'il discute avec les autres hommes au dehors, tout cela lui est un vêtement trop étriqué. Pour qu'il se sente bien, pour qu'il se sente maître de son couple, il lui faut attenter à ma liberté. Je ne peux me retrouver seule avec lui que lorsqu'il le décide, une fois qu'il juge qu'il a assez bavardé avec ses frères, ses cousins ou ses oncles. Que je l'appelle pour lui dire quelque chose et qu'il vienne pour m'écouter s'apparente pour lui à m'obéir comme le ferait un chien. Ce qui n'est pas concevable quand on a, comme lui, un orgueil démesuré, exacerbé par les regards et les jugements moqueurs des autres mâles, dont les femmes savent se tenir et se faire oublier. Je n'ai jamais pu me soumettre à cette conception du couple. J'ai essayé, des années durant, de faire comprendre à mon compagnon que cela n'avait rien à voir avec la fierté masculine, que cela ne le rabaisserait en rien de venir quand je le sollicite parce que je me sens seule, que je m'ennuie et que j'aspire simplement à être auprès de lui. Jamais je n'ai réussi à le lui faire entendre. Jamais il n'a pu avoir une vision égalitaire du couple. Homme et femme sur un même pied, c'est inacceptable.

Je dois me contenter de mon rôle de femme au foyer et me taire, ou plutôt, comme il me le répète avec délectation devant sa famille lorsque je me fais trop pressante, je dois « fermer ma gueule ». Grâce à lui, j'échappe à la pénibilité du travail quotidien, au souci de me lever chaque matin pour aller gagner de l'argent, et je ne peux que lui être reconnaissante de m'épargner un tel labeur. Sa grande mansuétude mérite bien mon silence et ma docilité, que diable !

L'année suivante, en 1999, sur le terrain de ses parents, quelque part dans le nord-ouest de la région Rhône-Alpes, cette vision arriérée et bornée commence à me gêner vraiment. À l'entrée du terrain se trouve le chalet de ses parents. Au fond, dans l'axe, sont installées les

deux caravanes de ses frères, et au milieu, la nôtre. Je suis bel et bien cernée et je me dois de rester à ma place. C., vaillant, s'en va tous les matins au volant de son fourgon. L'après-midi, au dehors ou, lorsqu'il pleut, à l'abri d'une cabane en bois construite juste derrière le chalet de ses parents, il se consacre à ses travaux de rempaillage. Ses frères mènent la même activité que lui, et, forcément, ils se retrouvent alors des heures durant pour blaguer tout en travaillant. Les autres femmes et moi sommes tenues à l'écart de ces conversations, ces palabres d'hommes, d'êtres supérieurs, qui ne peuvent que nous échapper, nous pauvres femelles inférieures et sans cervelle. Je me languis de parler, moi aussi, avec lui, loin de toute oreille familiale. Quand je n'y tiens plus, je le hèle pour qu'il vienne à l'intérieur – je n'ai jamais réussi à attendre idiotement qu'il soit disponible. Que nenni ! Il ne bouge pas d'un pouce. J'imagine que c'est sa façon de montrer qu'il est le maître à bord de notre couple, qu'il n'a pas à accéder aux demandes d'une bonne femme. Je n'ai qu'à attendre son bon vouloir à l'intérieur, ou bien me déranger si j'ai quelque chose à dire. Moi qui ne désire que m'entretenir un peu avec lui, de sujets plus ou moins importants, j'ai toujours l'impression de... l'ennuyer. Venir lui parler devant ses frères ou ses cousins est déplacé, comme je l'ai appris dès notre premier voyage : ce que j'ai à partager avec lui ne concerne personne d'autre que nous deux. Hélas, même seule avec lui, je ne peux pas m'ouvrir et lui confier ma frustration. Il reste invariablement arc-bouté sur ses positions, hermétique à mes aspirations, et cela tourne toujours mal.

J'essaie bien d'écrire un peu pour passer le temps, de nouveau, sur des cahiers ou des feuilles volantes. C. a refusé, à notre retour de Provence, que je récupère mon ordinateur chez mes parents. Il n'a pas voulu que nous encombrions la caravane avec cet engin, d'autant qu'il ne s'agit pas d'un ordinateur portable – trop onéreux à l'époque – mais d'un ensemble tour, écran et clavier qui occupe une place considérable. Il a ainsi subtilement résolu de façon définitive le souci que lui posent mes écrits. Pour moi, c'est la désolation. Si j'ai l'audace de me plaindre de ma situation, de dire que je m'ennuie, C. me renvoie invariablement à mon ménage ou à la cuisine.

En avril 1999, nous repartons à l'aventure dans le Midi, et nous faisons une halte à D. La place désignée de cette commune est en réalité un vaste terrain vague un peu pentu, couvert de courtes herbes folles déjà grillées par le soleil. L'endroit a été davantage réquisitionné par les voyageurs que véritablement prêté par la mairie. La partie gauche, ombragée de pins, est déjà occupée par de nombreuses caravanes, tandis que la partie droite est vide. C'est là que nous nous posons. Mes beaux-frères nous y rejoignent peu après, avec leurs caravanes, puis mes beaux-parents, juste le temps d'un week-end. Ce jour-là, le père m'adresse un signe de la main de loin, mais ni lui ni son épouse ne viennent me voir. Ils discutent avec le frère aîné, Grégoire, devant la caravane de ce dernier. Sous mon auvent, je prépare notre dîner, dehors. Je présume que les parents de C. mangeront avec Grégoire et sa femme, Véronique, puisqu'ils n'ont pas jugé bon de venir me saluer et ont passé leur temps vissés sur les chaises de ma belle-sœur, me tournant le dos. Je pourrais aller les accueillir moi-même, c'est vrai. Mais dans ma logique, quand on rend visite aux gens, on se déplace pour leur dire bonjour, et je n'apprécie guère les personnes qui font semblant de ne pas me voir, telle ma belle-mère. J'en suis là de mes réflexions quand, quittant la table familiale de

discussion et approchant de notre auvent où je retourne la viande, C. vient m'imposer sans préambule :

— Prépare à manger pour tout le monde !

Médusée, je rétorque d'une voix tout aussi ferme :

— Mais... je n'ai pas assez de nourriture ! Pourquoi c'est pas elle qui s'en occupe ? dis-je en désignant du menton ma belle-sœur qui ne m'entend pas d'ici. Ou alors, on fait un repas tous ensemble...

Il s'emporte aussitôt :

— Discute pas. Rentre dans la caravane !

Nul doute que la présence de ses parents joue un rôle capital dans son attitude. Il veut prouver, encore et toujours, qu'il me domine, et sans doute fait-il du zèle à cet effet. Je le précède à l'intérieur, puis me retourne face à lui dès qu'il referme la porte. J'insiste, révoltée :

— Pourquoi ce serait à *moi* de faire à manger pour *tous* ?!... Y'a pas de raison !

Je m'attends à une réponse sensée, accompagnée d'arguments visant à me convaincre ou, mieux, d'une demande polie enrobée, pourquoi pas ? d'un « s'il te plaît », puisqu'il n'a plus personne à impressionner ici. Mais je me trompe lourdement.

— Sale paysanne de tes morts ! éructe-t-il furieux, le visage déformé et rougi par la colère. Ferme-la !

Ses deux derniers mots s'accompagnent d'une gifle magistrale. Sonnée, bouleversée, la joue en feu et en proie à une incompréhension totale, je le regarde avec stupeur. Il affiche un sourire satisfait et sort de la caravane sans rien ajouter, la tête haute. Mon esprit sombre aussitôt dans un trou noir, incapable d'analyser ce qui vient de se produire, tant sa réaction a été brutale et disproportionnée. Telle un automate, j'obtempère. Je n'ai pas d'autre choix. Je prépare sans plus broncher le repas pour tout le monde, tout en essayant, tant bien que mal, de masquer la marque rosée qui apparaît sur mon visage. Je bloque toute réflexion de mon esprit, toute cette révolte qui monte en moi comme le grondement sourd d'un orage lointain un soir d'été, un orage qui n'éclatera pas. Je suis ravagée par la frayeur, l'incrédulité, l'incompréhension, des sentiments d'une violence telle que je refuse d'ouvrir les yeux sur l'horrible réalité qu'ils me dépeignent de mon couple.

Depuis mon auvent, j'aperçois mon autre belle-sœur, Patricia, déjà enceinte après moins d'un an de vie commune avec Daniel, le frère cadet de C., et toute fière d'afficher sa bedaine de six mois, penchée au-dessus d'une marmite, un petit sourire aux lèvres. Nul doute qu'elle nous a entendus nous disputer. Nul doute qu'elle jubile de me savoir matée. Nul doute qu'elle est soulagée, aussi, de ne pas avoir à s'occuper du repas familial. D'autant que Daniel vient nous informer peu après qu'eux deux ne mangeront pas en notre compagnie. Je serre les dents et, en moi-même, adresse à cette belle-sœur honnie toutes sortes de noms d'oiseaux.

Mes pensées se tournent de nouveau vers C. Je ne comprends pas que nous n'ayons même pas pu discuter. Ou plutôt si, je ne comprends que trop bien. Je comprends, brusquement, que ma place n'est pas ici. Cependant je refuse d'y faire face, je refuse de m'être fourvoyée dans cet amour mensonger. Ce n'est pas possible, ce n'est pas lui ! Ce n'est pas le garçon dont je suis tombée amoureuse, j'ai dû rater une étape ! Les réactions de C. sont trop invraisemblables pour être réelles. Cet incident me semble tellement inconcevable que ce ne peut être qu'une erreur de sa part, un écart qui ne lui ressemble pas, une crise d'orgueil passagère due à la visite de ses parents. Ou alors j'interprète mal ce qu'il me demande. Regimber à offrir le couvert à ses géniteurs constitue peut-être pour lui un manque inacceptable de savoir-vivre. Ce qui est loin d'expliquer et encore moins d'excuser son manque de communication à ce sujet. Je n'imagine pas que la situation puisse être plus grave, et pourtant, il s'agit déjà de la troisième crise de ce type en quelques mois de vie commune, la troisième fois qu'il bafoue sans vergogne mes demandes et ma personne... et je ne réagis pas. Je décide néanmoins d'occulter cet épisode sans délai, minimisant même la douleur qui me vrille encore la mâchoire.

Un moment plus tard, C. vient heureusement s'en s'excuser. « Je regrette, ma chérie, je ne le ferai plus, tu sais que je t'aime », et bien d'autres mots qui me consolent, m'apaisent et soulagent un peu ma douleur, tant physique que psychologique. Et là je marche ; il est déjà pardonné. Je me dis qu'il a pété les plombs pour une raison qui m'échappe et dont il faudra que nous parlions à tête reposée. Je me convaincs une fois de plus que c'est exceptionnel, et que mon amour pour lui est assez puissant pour que je puisse passer outre. Cela arrive à tout le monde, les disputes d'amoureux...

Le soir venu, l'occasion ne se présente pas d'aborder le sujet qui me préoccupe, de revenir sur son emportement. En effet, ses parents sont arrivés avec leur plus jeune garçon, Gaétan, qui souhaite passer quelques jours avec nous. Il veut profiter du voyage, lui aussi, et il s'est arrangé avec C., dont il est très proche, pour dormir dans notre caravane : il suffira de déplier le canapé du salon pour obtenir un lit d'appoint. La décision est prise sans que j'en sois informée. Je suis mise devant le fait accompli sans avoir mon mot à dire. Cette invitation impromptue me serre encore davantage le cœur et m'accable au point de ne plus avoir la moindre envie de parler avec quiconque. Il m'est impossible, dans ces conditions, d'établir une discussion sérieuse avec C. Chaque situation est prétexte à m'écraser et à me soumettre. Je ne réalise même pas, à ce moment-là, que les douces demandes de pardon dont il m'a abreuvée un peu plus tôt n'ont servi qu'à m'endormir et à paralyser toute velléité de refus, devant la présence déjà calculée de son jeune frère.

Pour occuper mon temps en plus du nettoyage intérieur quotidien de la caravane, des courses et de l'élaboration des repas, j'ai le loisir de laver les véhicules. Je choisis une belle matinée pour m'attaquer à notre habitation. Je décroche le tuyau d'arrivée d'eau et y fixe un embout pour transformer le tout en jet. Je remplis une bassine d'eau savonneuse, empoigne le balai à poils souples – un *camping* mérite toute la douceur possible et ne doit pas souffrir de la moindre rayure – et me mets à l'ouvrage avec énergie. La technique est la suivante : frotter puis rincer immédiatement chaque panneau afin que le savon ne sèche pas et ne laisse pas de traînée blanche sur les cloisons. J'en arrive ainsi au troisième côté. Je vais pour ouvrir le jet,

et là, plus de pression. Je me tourne vers le tuyau qui traîne dans l'herbe : pas de fuite. C'est alors que j'entends des voix s'élever de plusieurs caravanes. Mes belles-sœurs sortent de leurs antres. Des femmes se dirigent vers l'arrivée d'eau qui fournit tous les *campings* de la place. J'aperçois alors le liquide qui bouillonne en émergeant d'un gros tuyau. La conclusion s'impose : le camion-benne venu chercher les ordures, et que j'avais aperçu du coin de l'œil, a roulé dessus sans ralentir et l'a fait exploser. Quelques voyageuses s'affairent déjà à un bricolage de fortune au moyen d'un embout en plastique, mais le remplacement du tuyau sera l'affaire des hommes. Autrement dit, l'eau ne sera pas rétablie avant la soirée : il nous faut patienter jusqu'au retour de ces messieurs de « la chine », mais aussi attendre qu'ils se restaurent, qu'ils blaguent entre eux, et que l'un ou l'autre – tanné par sa moitié – ait enfin le courage de « bouger ses fesses » pour prendre en charge la réparation. Je n'ai pas d'autre choix que d'aller remplir mes jerricanes à la source et rincer la caravane avec une bassine. Comme il me reste tout un pan à laver, une bonne heure m'est nécessaire pour achever mon labeur. Je suis trempée de la tête aux pieds. Heureusement, le soleil est à son zénith, la température est clémente, et le mâle n'est pas encore rentré de sa tournée. Avec un peu de chance, j'échapperai au rhume et j'aurai le temps de me changer et de concocter vite fait un déjeuner acceptable.

Après quelques mois passés à vadrouiller, nous revenons sur le terrain des parents de C. au cours du mois d'août. Rien ne s'est arrangé entre nous. Dès que j'essaie d'évoquer ses derniers agissements, de lui faire comprendre qu'il devrait au moins me parler avant d'inviter ses parents ou ses cousins à manger, ou son frère à dormir, C. balaie mes propos d'un geste, les ignore d'une phrase, ou quitte carrément la caravane. Pour ajouter aux malaises qui secouent notre couple, il se met à sortir en boîte avec ses cousins, ses frères ou les amis de Grégoire, et sans moi bien sûr : je ne suis pas la bienvenue lors de ses virées nocturnes. Il s'éclipse dès la fin du dîner, vers 19 heures, et me laisse seule des soirées entières. Encore une fois, je n'ai pas mon mot à dire. C'est comme ça et pas autrement. Je ne supporte pas de le voir ainsi profiter de la vie, me délaisser, m'ignorer, comme si je n'existais pas d'une autre manière qu'à travers le masque de femme-objet qu'il m'oblige à porter, alors que je tourne en rond dans cette cage de tôle ridicule où mon quotidien devient de plus en plus sordide. Il ne revient qu'à 2 ou 3 heures du matin, complètement ivre. Il frappe contre la caravane pour que je me réveille – mais je ne dors pas, puisque je ne réussis jamais à m'endormir sans sa présence pour me réchauffer – et que je vienne déverrouiller la porte. Il grogne jusqu'à atteindre le lit, tout en se déshabillant et en titubant, quand il ne vomit pas brusquement avant de gagner les draps. De mon côté, je le houspille, je me plains, je lui reproche ses beuveries de célibataire. Je ne sais pas tenir ma langue, je ne saisis pas encore que, dans l'état de délabrement où il se trouve, aucune de mes remontrances ne peut l'atteindre. Elles ont pour seul effet de le mettre en colère, de lui faire cracher des phrases baragouinées de pauvre hère alcoolique :

— Mais laisse-moi vivre, putain ! J'suis mal... aaaaaah, qu'est-ce que j'ai mal à la tête ! hic... Ça tourne... Je vais vomir...

Il est pitoyable au point que j'en viens souvent à l'aider à se mettre au lit comme un enfant. Je prends sur moi et, pendant que je le couche, dans un élan de liberté fantasmée, je

me vois sortir en boîte, moi aussi, me laisser draguer et me venger ainsi de son égoïsme incessant. Je m'allonge à ses côtés alors qu'il ronfle déjà. Des larmes silencieuses coulent sur mes joues. Je désespère de parvenir à l'atteindre un jour, de quelque manière que ce soit.

À force de me heurter au mur de sa vision des choses, à force de me faire rabaisser et de ne pouvoir écrire comme je le souhaite, une dispute de trop, pourtant pas aussi violente que les précédentes crises que nous avons traversées, fait déborder le vase de mes déceptions. Je craque et je décide de retourner chez mes parents. Je suis bien en peine, aujourd'hui, de me souvenir des circonstances de cette séparation. Amnésie inconsciente... ? Nous sommes à la fin de l'été 1999.

Mes parents me considèrent avec un mélange de tristesse, de résignation et d'espoir, mais sans surprise. Ils m'accueillent presque à bras ouverts. Le soir de mon arrivée, lorsque nous évoquons l'attitude de C., j'évite cependant de trop en dire. Je ne souhaite pas revenir sur tous les faits pour le moment. Je désire juste réintégrer le cocon rassurant de ma famille, m'y reposer pour réfléchir et envisager mon avenir. Cependant, ma mère a des mots qui résonnent durement dans mon esprit à vif :

— Tu rentres à la maison, très bien. Mais tu comprends, moi je travaille. Tu ne travailles pas et tu vas être à notre charge. Alors, que ce soit bien clair, nous te demandons de faire le ménage, les courses et les repas, pour compenser.

J'en reste scotchée. Il faut que je m'emploie ici à ce dont j'ai horreur chez l'homme que j'aime, ce contre quoi je me bats depuis des mois ! Je n'en reviens pas. Bien sûr, mes parents n'ont pas conscience de ce que j'endure au quotidien avec C., du fossé qui me sépare de plus en plus de lui et qui a motivé mon départ. Sans doute devrais-je alors leur exposer précisément le problème, mais j'hésite à me confier. La raison est la suivante : un nouveau pensionnaire m'a remplacée auprès d'eux, et cette présence me porte à croire que je ne pourrais plus, de toute façon, retrouver la famille protectrice de mes souvenirs. Il n'est pas judicieux d'espérer les intéresser à mon sort alors qu'ils ont adopté un chat en mon absence. La gent féline est le principal sujet de conflits entre nous depuis mon enfance. Je ne sais pas, du coup, si je pourrais rester vivre dans la même maison que cette bête, et cela freine mes confidences.

*

* *

Je suis asthmatique. Mes parents possédaient un chat avant que je vienne au monde. Très rapidement, l'animal provoqua chez moi l'apparition de plaques d'eczéma derrière les genoux, aux creux des bras et jusque sous les aisselles, avant que les crises d'asthme surviennent à leur tour. Je me servais très souvent du bronchodilatateur que je conservais à portée de main. Une année, pendant les vacances de Noël, alors que j'étais âgée d'une dizaine d'années, je souffris d'une crise aiguë. Or je n'avais plus la moindre recharge de spray salvateur. Je crus que je n'allais pas survivre à l'asphyxie. Le médecin de garde, appelé en urgence, m'apporta l'inhalateur au moment où la douleur devenait atroce. Ce soir-là, alors que

je reprenais peu à peu quelques couleurs et mes esprits en même temps que ma respiration, j'entendis le docteur conseiller à mes parents de se séparer de leur animal.

— Votre fille ne feint pas son asthme. Il serait bon pour elle que vous envisagiez de ne plus avoir de chat.

Un bref instant, j'eus l'espoir qu'ils suivraient son avis, que le félin honni quitterait le domicile pour le bien-être de leur fille. Hélas, mon père était trop attaché à la bête pour avoir le courage de la vendre ou de la donner. Il n'en fallut guère plus pour que j'en conclue qu'il préférerait une boule de poils à sa fille...

Depuis cet incident, j'avais toujours veillé à ne plus manquer de médicament. Dans ma chambre, chez mes parents, je chassais la poussière de façon méthodique. Je laissais les sols à ma mère, bien qu'elle n'ait jamais été fan de cette activité, elle non plus. Le problème était qu'elle laissait ouverte la porte de ma chambre sans y prendre garde. Le chat en profitait pour venir visiter ce lieu habituellement clos à ses explorations. Je détestais qu'il envahisse mon espace vital de ses allergènes. Mon seul remède était alors de laisser ma fenêtre grande ouverte pendant des heures, après avoir chassé la bestiole indésirable. Forcément, je respirais beaucoup mieux dans mon petit coin protégé que dans le reste de la maison.

Je devais avoir 17 ans lorsque ce chat mourut. J'éprouvai un soulagement physique formidable. Moi qui souffrais de bronchites asthmatiformes chroniques, je fus apaisée dès la disparition de l'animal. Pour mes parents, mon problème de santé avait toujours été un sujet secondaire, du moins n'en avaient-ils pas pris la mesure exacte. Tout juste s'ils ne pensaient pas que je jouais la comédie pour les ennuyer. En tout cas, à travers des remarques plus ou moins agacées, j'eus souvent la certitude que, pour eux, mes réactions étaient éminemment psychologiques.

Après ma grave crise de Noël 1988, le médecin de famille, constatant que mon état ne s'arrangeait guère, apprit que le chat rôdait toujours en maître chez nous. Il suggéra à mes parents que l'asthme guérissait parfois grâce à des séances d'inhalations médicamenteuses. Ni une ni deux, je fus exilée pendant les grandes vacances pour suivre ces soins en cure à La Bourboule, où ils préférèrent m'inscrire pour trois années d'affilée plutôt que se débarrasser de leur bestiole. Combien de fois ai-je rêvé d'étriper ce fichu félin, allongée dans le noir au milieu d'un dortoir de filles peuplé de ronflements incroyables qui m'empêchaient de trouver le sommeil ! Mes parents m'éloignaient du domicile, ils m'écartaient de leur vie, alors que ce chat de malheur continuait à traîner sa carcasse nonchalamment sur le carrelage du salon, sautait sur le canapé pour s'y prélasser et semer ses poils partout, quand il n'aiguissait pas ses griffes sur le tissu ou sur le ridicule morceau de bois qui ornait un coin du salon. Le manège de la cure dura deux étés de suite. Au cours du deuxième, je vécus tellement mal l'éloignement de mes parents que j'eus une crise de spasmophilie. Paralysée, paniquée, incapable de me calmer, je fus emmenée à l'hôpital. J'avais 13 ans. Une injection de produit adéquat me détendit les muscles en quelques minutes et je pus regagner très vite le lieu de ma cure. Quand mes parents vinrent me chercher, à la fin du séjour, je fus tellement heureuse de les revoir que je fondis en larmes. Ils commirent alors une maladresse : ils me racontèrent qu'ils étaient partis en vacances à la mer avec ma sœur. Cela me fit tant souffrir que je me

jurai de ne plus jamais revenir à La Bourboule. L'année suivante, armée de mes 14 ans, j'annonçai à mes parents qu'ils ne réussiraient pas, cette fois, à m'envoyer dans la montagne, loin d'eux.

— C'est pas à moi de partir ! C'est votre satané chat qui doit dégager ! Je ne retournerai pas en cure ! Vous voyez pas que ça change rien ?!

Comme il n'était pas question de se séparer de l'animal tant aimé, et comme il était clair qu'ils ne me traîneraient jamais de force à La Bourboule, ni moi ni le foutu bestiau ne quittâmes la famille cette année-là. Ce désaccord profond entre nous creusa une faille dans notre amour réciproque. À mes yeux, mes parents refusaient de reconnaître ma souffrance, ils refusaient de prendre en compte ma maladie. Aux regards que ma mère me lançait quand l'asthme ou une bronchite me prenait, je ne doutais pas qu'elle était convaincue que je jouais la comédie. J'ai détesté mes parents, pour cela. J'apprendrai plus tard que je m'étais trompée, tout comme eux, sur certains points. Qu'il est difficile de se comprendre et de se parler ! Il est impossible de ne pas commettre d'erreurs...

*

* *

En cet été 1999, devant la double contrainte du ménage et du chat, ma détermination bat de l'aile. Le soir de mon départ de la caravane, C. rapporte toutes mes affaires chez mes parents. Je ne veux pas sortir de ma chambre, je ne veux pas le voir pendant qu'il entropose mon débarras dans le garage. Dès son départ, je descends et je trouve un petit mot posé sur ma chaîne hi-fi, seul bien matériel qu'il ait accepté que je conserve. Ce message rend mon cœur plus léger alors que je suis déçue par les propos que viennent de me tenir mes parents : *Je suis désolé. Je regrette de ne pas réussir à te rendre heureuse.*

Cette missive me bouleverse. Mon départ lui aurait-il enfin ouvert les yeux ? Aurait-il enfin réalisé qu'il a des torts ? Il va donc changer ? Tout cela n'est certainement qu'une mauvaise passe ! J'imagine que l'absence d'une grossesse pèse sans doute aussi sur son moral et le rend irritable. En quelques minutes, je lui trouve mille et une excuses car je l'aime toujours. Je veux voir dans le message de C. des sentiments qu'il n'y a peut-être pas mis.

Ma résolution de le quitter ne résiste guère à l'ambiance conflictuelle qui règne entre mes parents et moi. Il n'est pas question que je me retrouve asservie alors que je viens chercher du réconfort. Après coup, j'en veux un peu à ma mère. Elle me fait faux bond quand il faudrait qu'elle me soutienne, qu'elle montre un tantinet de psychologie et de diplomatie. C'est sans doute pour elle une façon de me punir. Si elle avait tenté de se mettre à ma place, elle se serait rendu compte que me heurter de front revenait à me renvoyer là-bas. Toutefois, je sais bien que les parents ne sont pas infailibles, même s'ils aimeraient ne pas commettre d'erreurs, et je ne peux pas lui reprocher sa réaction puisqu'elle n'a pas toutes les cartes en main. Elle ignore quel combat insidieux je mène depuis que j'ai quitté la demeure familiale.

Je n'y tiens plus. Deux jours après l'avoir quitté, je téléphone à C. pour qu'il vienne me chercher. Nous sommes heureux de nous retrouver. Il me fait cependant comprendre que si,

après une autre dispute, mon départ devait se reproduire, nous ne nous remettrions pas ensemble. Sans doute, à nouveau, l'image qu'il donne à sa famille est-elle prégnante. Il ne veut pas passer pour un faible. Si, dans sa grande bonté, il accepte de me « reprendre », il ne faut pas que j'interprète cela comme un aveu de faiblesse. Ses conditions me conviennent, même si je sais pertinemment que ce choix n'est pas le meilleur. Je préfère reprendre le cours de nos deux vies plutôt qu'affronter le ménage et le chat chez mes parents. C. me donne tout de même de l'amour, du moins me le laisse-t-il penser, alors que j'ai eu l'impression de me heurter à des parents froids et distants.

Après notre réconciliation, je me jette avec force dans mon désir d'enfant. Je rassemble toute mon énergie dans ce but, le seul qui vaille la peine de se battre, le seul qui puisse me faire oublier que mon existence n'a plus vraiment de sens, le seul qui puisse lui en donner un, d'ailleurs.

Je n'essaie plus d'écrire, toute tentative étant vouée à l'échec. Je mets en quelque sorte toute ma personnalité sur *off* : j'éteins ce qui fait que je suis moi pour adopter une attitude conforme aux attentes de C. Je n'ai pas le choix, puisque j'ai tacitement accepté ses conditions en prenant la décision de revenir vivre avec lui.

Peu de temps après, au milieu de l'été, nous prenons la route de l'est. Nous nous dirigeons vers un lieu proche du lac d'Annecy, où séjourne une partie de la famille de C. L'endroit respire l'opulence. À deux pas de la frontière avec la Suisse, l'argent semble être l'apanage. Le contraste est saisissant quand nous débouchons sur la place désignée. Dissimulées à la vue de tous au milieu d'une forêt de sapins embrouillée de buissons non entretenus, les caravanes sont entassées sur un sol goudronné qui ne date pas d'hier. À force d'y planter leurs auvents, les voyageurs ont morcelé le bitume. Une cabane en béton est érigée sur le côté le plus élevé de la place en pente, sur la droite de l'entrée. De là partent les tuyaux d'alimentation en eau des campings, comme autant de serpents jaunes, ainsi que d'innombrables fils électriques. Un coup d'œil sur les installations et je comprends vite que les branchements ont été opérés sans la moindre sécurité. Nous plaçons notre caravane dans un coin. De chaque côté de nos maigres murs, nos voisins ne se trouvent qu'à un mètre de distance. La promiscuité ne sera pas davantage propice à une vie de couple harmonieuse ici qu'elle ne l'était en Provence. Mais je prends sur moi, encore. C. mise sur des rentrées d'argent substantielles grâce à ses futurs clients suisses. Je ne doute pas que la région lui apportera beaucoup de travail. Cela n'a jamais été un problème pour lui. Et puis, changer d'air ne peut que me faire du bien. Notre installation terminée, je pars explorer la cabane. Je devrais y trouver, d'après C., deux douches et deux W.-C. Ce que je découvre en entrebâillant les portes me laisse sans voix : un pêle-mêle hétéroclite est entassé derrière chacune des quatre portes, comme autant de bennes à ordures. Je découvre des morceaux de ferraille rouillée : restes de vélos, de moteurs, tôles et pièces en tous genres ; des tas de mousses pourries ; des bouteilles, des seaux, des récipients en plastique ; des déchets que je n'ose pas mieux voir tant leur apparence et leur odeur me révulsent. Soudain, un rat jaillit de l'un des tas. Je recule en poussant un cri. Deux voyageuses sortent de leur caravane. Quand je leur explique que j'ai vu un rat et qu'il a filé dans les buissons, l'une d'elles répond :

— Bah, y'en a partout. Le soir, c'est pire, ils se baladent carrément au milieu de la place.

Elles s'éloignent en haussant les épaules. Je scrute la forêt avec plus d'attention et je comprends mieux la raison de la présence des rats. Les buissons regorgent d'autant de détritrus au mètre carré que la cabane. Je pose alors un regard désabusé sur les habitants de cette place, seuls responsables, au fil des ans, de la présence de ces immondices. Je comprends mieux que certains maires refusent d'accueillir de tels indésirables...

La routine s'installe rapidement. Aucune dispute n'éclate plus entre C. et moi, car je ne lui dis plus rien. Il fait sa vie : travaille durant la semaine, discute avec les hommes après le déjeuner et en soirée, sort en boîte le samedi, pendant que je m'occupe du ménage et n'espère plus qu'une grossesse pour m'apporter un peu d'amour. Je commence à m'inquiéter de ne pas tomber enceinte. Je suis malheureuse de savoir que Patricia va bientôt accoucher. Un sentiment d'injustice me serre le cœur quand je vois partout des femmes enceintes. J'ai l'impression qu'elles attendent toutes un bébé, et je me sens exclue. Pourquoi n'ai-je pas le droit de connaître ce bonheur, moi aussi ?

Je prends rendez-vous auprès d'une gynécologue dont le cabinet se trouve à quelques kilomètres de là. Dans différents magazines de santé, j'avais déjà lu plusieurs articles sur le désir de grossesse, et comment savoir à quelle période une femme ovule. Il faut dire que je devore pas mal de journaux sur la petite enfance tant je suis obsédée par l'idée d'avoir un bébé. Depuis plusieurs mois, je trace des « courbes de température » : chaque matin, au réveil et à heure fixe, j'use du thermomètre et je reporte les degrés affichés sur un petit carton. La plupart du temps, les tracés sont en dents de scie. Le mois qui précède mon premier entretien avec la gynécologue présente même un trait plat comme la main. Je devine que la situation n'est pas normale. Lorsque je présente ces feuilles à la doctoresse, j'imagine qu'elle détient une solution miraculeuse pour me venir en aide. Je mets tous mes espoirs dans ce rendez-vous. Je ne doute pas un instant que mon problème sera résolu au plus vite. Le médecin observe les courbes et convient que mon ovulation n'est pas flagrante. Normalement, les tracés devraient être plats et en bas du diagramme en début de cycle, présenter une hausse vers le quatorzième jour, et rester élevés jusqu'à la fin du cycle. Elle me prescrit des médicaments censés apporter les hormones nécessaires à mon organisme pour déclencher une ovulation. Elle me donne rendez-vous le mois suivant, avec une nouvelle feuille de température, pour voir si les hormones sont efficaces. Hélas, les pilules n'ont pas l'effet escompté. Aussi, ma gynécologue commence à me prescrire quelques examens complémentaires. Au lieu de me fournir toutes les ordonnances d'un seul coup, afin d'obtenir au plus tôt une idée précise du problème, elle demande chaque mois une analyse différente, au vu du résultat de l'examen précédent. J'enrage qu'elle me fasse ainsi lambiner. Nous perdons du temps. J'ai l'impression que mon bébé s'éloigne mois après mois, au fil des tests qui, semble-t-il, ne révèlent rien d'anormal. Mon rêve d'enfant devient inaccessible. Avoir un bébé est un désir tout à fait naturel, en temps normal, et là, mon parcours s'apparente davantage à un acharnement thérapeutique qu'à un cheminement serein.

Un jour, munie des derniers résultats d'analyses, je suis stupéfaite de trouver porte close à son cabinet. Un papier détrempe et illisible est accroché dans l'entrebâillement. Mon cœur bat comme un fou. J'ai rendez-vous maintenant, avec mes craintes et mes minces espoirs liés aux examens, mais où est-elle ? Je cherche, je tourne autour de la petite villa, j'essaie de comprendre, je me renseigne dans le quartier pour savoir où la gynécologue qui tenait son cabinet ici a bien pu partir... Peu à peu, comme je n'ai pas de réponse, la colère monte. Je suis furieuse. Mon esprit, encombré des inquiétudes relatives à mes résultats, n'est pas assez clair pour songer plus tôt à lui téléphoner... puisqu'elle n'est pas là ! Enfin, je retourne dans ma voiture, sors le téléphone portable, que C. a bien voulu me prêter, de mon sac et compose son numéro de fixe d'une main tremblante. Elle décroche et me répond, à peine décontenancée, avec une légèreté qui contraste totalement avec mon état d'esprit :

— Ma secrétaire ne vous a pas prévenue ? Oui, mon cabinet a changé d'adresse... Depuis un petit moment, d'ailleurs.

La dernière phrase sonne comme un reproche. Comme si c'était à moi de me renseigner sur l'adresse d'une doctoresse qui me suit depuis plusieurs mois ! Je déverse aussitôt mon ressentiment :

— Non, vous ne me l'avez pas dit ! C'est dingue ! Ça fait deux heures que je vous cherche !

Elle me propose de la rejoindre tout de suite et de me recevoir sans délai. Encore heureux ! Je me calme donc, démarre et, noyée par l'angoisse, la déconvenue, et par la sueur qui coule dans mon dos, les larmes aux yeux, je pars en direction de sa nouvelle rue. Je ne possède pas de GPS à l'époque, et j'essaie de m'orienter en essayant de me souvenir le mieux possible de ses indications. Je ne connais pas la ville, et je passe encore un bon moment avant de dénicher l'endroit. Son cabinet se situe dans un immeuble, au fond d'un couloir. Quand elle m'ouvre avec un sourire à peine gêné, j'ai envie de l'étriper pour le stress que je lui dois, en plus de toute l'angoisse induite par ce suivi médical laborieux et l'absence inexplicquée de survenue d'une grossesse. Une fois assise face à elle, je reprends mon calme et mon souffle. Je scrute son visage pendant qu'elle découvre les résultats, dans lesquels elle ne trouve rien de particulier. Ne sachant plus que faire de moi, elle me dirige vers une spécialiste qui exerce dans l'une des grandes villes de la région Rhône-Alpes, qu'elle dit avoir rencontrée lors d'un colloque la semaine précédente. Cette personne travaille dans un centre de procréation médicalement assistée, et la gynéco espère que je trouverai là-bas la solution à mes problèmes. Je n'apprendrai que beaucoup plus tard l'ampleur de son incompétence. C'est ainsi que je m'engage dans une longue aventure : de nombreux rendez-vous, de multiples examens, des traitements contraignants, voilà ce qui m'attend. Mais je suis prête à tout pour avoir un bébé. Me concentrer sur cet objectif, promesse d'un probable bonheur futur, me permet aussi, durant un temps, d'oublier les comportements inexplicables de C. Je fuis une réalité que je n'ai pas le courage d'affronter de face. Je suis lâche.